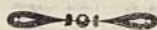


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LES ROMANCIERS ILLUSTRES, HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË, par JULES JANIN (2^e partie). — SERGE, traduit du russe par le comte DE LONLAY (2^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La revue de cinquante mille hommes au champ de Mars, le concert et le repas de l'hôtel de ville, la collation de Villeneuve-l'Étang, les raouts et fêtes des Tuileries, ont été autant d'occasions pour nos belles dames de déployer leur luxe et de prouver leur goût; il y a eu des tentatives et des victoires dans tous les genres, et heureusement il n'a pas été question de décerner le prix de l'élégance, car les juges n'eussent su comment faire pour être justes. On a vu en ces occasions, — chose rare, — des centaines de rivaux tous dignes de triompher. Le grand-duc Constantin, habitué cependant aux magnificences de cette noble société russe, si riche en femmes charmantes, a paru souvent émerveillé; à l'hôtel de ville surtout, où le grand salon réunissait pour le recevoir dignement cinq ou six cents femmes, si éblouissantes et si fleuries qu'on ne pouvait les comparer qu'à la cour de Flore, — vieux style, — le coup d'œil était féerique, et nul palais en Europe ne peut rien offrir de pareil.

Regarder les détails quand l'ensemble est si séduisant, est tâche difficile, surtout quand on est distraite par la divine musique de *Moïse*, chantée par nos meilleurs artistes, par les voix de Faure et de Jourdan, répitant le beau finale du troisième acte d'*Ernani*, quand les accents si purs de madame Deligne-Lauters interprètent les grandes mélodies d'*Armide*, et marient un timbre d'or aux notes fraîches de mademoiselle de la

Pommeraye, il a fallu regarder cependant et distinguer même les détails dans cette foule brillante.

Madame la comtesse de Cast..., en toilette blanche, avec des nœuds cerise, des agrafes de diamants et une coiffure de plumes cerise, attirait comme toujours toutes les admirations. La duchesse de M... portait une robe de tarlatane brodée en paille du plus charmant effet; ce genre de broderie pour robe est dû à l'initiative de la maison Fauvet, et lui fait le plus grand honneur. Nous en reparlerons.

On était étonné de remarquer qu'un bon nombre de bouquets fussent plus beaux que celui de la duchesse de Mi..., qui possède les plus belles serres de Paris; sa voisine, madame Ber..., en tenait un admirable: un gros lilium pourpre s'épanouissait au centre, entouré d'amaryllis, de verveines, de roses de toutes nuances, des jacinthes et du lilas s'élançaient comme des panaches gracieux du milieu de ces belles fleurs, et un cordon de violettes, de boutons de roses blanches et de feuillage léger leur servait de cadre. Plusieurs femmes élégantes portaient des bouquets du même genre, aussi frais et aussi éclatants, et personne ne s'apercevait que toutes ces belles fleurs, narguant le printemps lui-même, étaient artificielles. Oui, ces nouveaux bouquets, fort appréciés des femmes délicates que les parfums incommodes, sont tout simplement la dernière invention de la Compagnie Florale, qui les exécute de façon à ne redouter la concurrence d'aucun parterre.

Nous citerons seulement les quelques toilettes qui par leur nouveauté pourront donner d'utiles renseignements à nos lectrices.

Madame de Pank..., la mère, était en moire blanche, — les robes blanches dominaient, ce sont les plus printanières; — cette robe de moire était ornée de quilles en forme de zigzags, faites d'un ruban vert recouvert d'une belle blonde, au milieu de laquelle un mince agrément de passementerie rappelait le ruban vert; le corsage avait un petit châle formant pointe devant et derrière, et orné aussi d'un ruban vert voilé de blonde; les manches n'avaient qu'un large jockey à la grecque et de gros bouillons de blonde; les belles émeraudes de madame de Pank... complétaient admirablement cette toilette distinguée. Mademoiselle de Pank...,

en blanc comme sa mère, avait égayé sa robe de taffetas par trois volants terminés par de très-grandes dents, bordées d'un ruban cerise; des nœuds pareils, posés dans le creux des dents, faisaient un effet délicieux; le corsage était à châle, pointu, bordé de ruban cerise et de blonde, mais sans dents; les manches formaient trois grandes dents, d'où les bouillons de tulle s'échappaient fort gracieusement. La coiffure de madame de Pank... était formée de boules de neige étalées vert Azof et de raisin d'or, des étoiles d'or mêlées d'émeraudes formaient diadème entre les deux bandeaux. La jeune fille portait une Cérès de pavots rouges, mêlés à des groseilles de perles fines, des rangs de perles retombaient en collier sur la nuque, et un gros gland de perles retombait d'un côté. Ces deux toilettes ont été fort remarquées, elles étaient dues à l'habile collaboration de la maison Delisle et de la Compagnie Florale, son heureuse voisine. La maison Delisle avait envoyé bon nombre de charmantes toilettes à cette fête d'exception; c'est aussi elle qui avait fait la robe de madame de Weym.... Cette robe, d'un de ces bleus *myosotis* si frais et si doux qu'elle fait fabriquer à Lyon, était couverte d'une multitude de petits volants de malines, relevés de distance en distance par de tout petits nœuds d'un ruban bleu lamé d'argent; le corsage et les manches reproduisaient cette coquette ornementation; la jeune madame de Weym..., avec cette toilette et une couronne de boutons de roses sur ses cheveux blonds, ressemblait à une des plus délicieuses marquises du siècle dernier. Plusieurs jeunes filles portaient des robes de tarlatane à quatre ou cinq volants, simplement ourlés avec un ruban de nuance vive passé dans l'ourlet, et une échelle de nœuds du même ruban relevant les volants d'un côté; cela est gracieux, frais, modeste, et la maison Delisle en faisant ces jolies robes a eu une heureuse idée, si elle a voulu prouver dans ce temps de luxe effréné que l'élégance la plus parfaite peut parfaitement se composer des éléments les plus simples. La forme, l'arrangement, ont souvent dans une toilette plus d'importance pour son effet général que la richesse; il ne s'agit donc que de s'adresser à des maisons d'un goût sûr, et nous nous efforçons de ne jamais en indiquer d'autres.

A propos de la maison Delisle, disons qu'elle a de charmants modèles de robes de printemps. Ses robes de taffetas à tout petits carreaux portant des quilles de petits ifs de velours sont d'une distinction extrême; elles se font à basques, et le corsage fermé est clos par de petits nœuds à la Louis XIII. Ses robes de popeline unie présentent une grande variété d'ornements; elles se font surtout à deux tuniques, la seconde ouverte et bordée d'un velours rattaché de distance en distance par des aiguillettes. La comtesse de Ser... a fait exécuter ce modèle en popeline gris clair, avec les velours et aiguillettes marron. Les robes chinées sont à disposition: elles ont leurs volants découpés ou garnis d'un effilé pris dans l'étoffe; les corsages se font à

pointe devant, à basque Montespan derrière, ou bien à taille ronde, avec une ceinture pareille terminée par de longs bouts en queue d'aronde; le taffetas découpé et gaufré est entouré d'une petite ruche; ce sont des ceintures toutes nouvelles et bien imaginées pour accompagner les tailles rondes, qui paraissent un peu nues à des regards habitués à l'ampleur des basques. On met sur ces corsages un haut effilé résille rappelant les couleurs de la robe. Quelques-unes sont ornées de petites ruches de ruban formant la bretelle napolitaine derrière et devant; c'est encore fort joli. Notons en passant que les formes aiguës et carrées dominent en ce moment; on n'arrondit presque plus ni les berthes, ni les revers, ni les bretelles. Cette disposition de la mode est favorable aux jolies tailles, et désavantageuse aux laides; mais y a-t-il de vilaines tailles à Paris?

Par ce temps de renchérissement général, il est bon du moins de ne s'adresser qu'aux maisons tout à fait consciencieuses, même pour les détails de la toilette, car certains détails, en se renouvelant sans cesse, ne laissent pas de grever lourdement les budgets féminins; les gants se trouvent certainement en tête de ces détails indispensables et coûteux. La maison Faguer-Laboullée vient de compléter ses assortiments d'été de façon à satisfaire la clientèle la plus exigeante; nuances nouvelles, et surtout excellente qualité des peaux, voilà ce qu'on est sûr de rencontrer chez elle; on fera bien de s'y approvisionner sans retard, car on nous menace encore d'une augmentation. Où cela s'arrêtera-t-il? Telle est la question qu'on se pose. Si cela continue, les femmes économes seront obligées de porter des gants tricotés comme les domestiques et les gardes nationaux. Pour éviter cette affreuse perspective, elles iront toutes chez Faguer-Laboullée faire leur provision pour l'année.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas uni à quilles de volants chinés, posés trois par trois. Basquine de moire antique noire, garnie de dentelle de Chantilly, surmontée d'un agrément de jais; la manche formée de quatre volants, sous-manches et col de malines. Chapeau de blonde blanche orné de pervenches de la Chine. Gants de chevreau. Bottines de satin noir.

Seconde toilette. — Robe de taffetas gris à trois grands volants chinés et façonnés. Basquine de taffetas marron garnie de boutons-grelots ciselés en acier; manches à bouillons, larges du bas, ouvertes en dedans, et ornées de grelots d'acier; sous-manches et col parisien de mousseline brodée. Chapeau de tulle blanc couvert de

blonde blanche et de dentelle noire, sous laquelle passent des velours cerise; dessous de fuchsias. Bottines de satin turc. Gants de chevreau.

LES ROMANCIERS ILLUSTRES.

HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË.

(SUITE.)

IV.

Le pilori était un de ces supplices infamants que les Normands de la conquête avaient imposés aux Saxons, et que la loi anglaise avait conservés, moins jalouse de la dignité humaine que de la terreur inspirée par les mauvaises lois. « Nous en sommes arrivés là, disait l'historien romain, que nous sommes débordés par les mauvaises lois, après avoir été débordés par les mauvaises mœurs (1) ! » Or c'était là une loi mauvaise qui appliquait un supplice déshonorant au châtiment de certaines colères que le temps finit toujours par excuser, par oublier, et qu'il rend parfois légitimes. Un homme, un poète, le grand poète de nos jours, qui a vu tout le moyen âge avec les yeux de son génie, a décrit en traits ineffaçables cet infâme supplice du pilori, et nous lui emprunterons sa description, afin que vous sachiez bien quelle peine horrible attendait ce brave homme, Daniel de Foë, le premier ami de vos jeunes et innocentes années !

« Cette populace disciplinée à l'attente des exécutions publiques se divertissait à regarder le pilori, espèce de monument fort simple, composé d'un cube de maçonnerie de quelque dix pieds de haut, creux à l'intérieur; un degré fort rude en pierre brute, qu'on appelait par excellence *l'échelle*, conduisait à la plate-forme supérieure, sur laquelle on apercevait une roue horizontale, en bois de chêne plein. On liait le patient sur cette roue, à genoux, et les bras derrière le dos. Une tige en charpente, que mettait en mouvement un cabestan caché dans l'intérieur du petit édifice, imprimait une rotation à la roue, toujours maintenue dans ce plan horizontal, et présentait de cette façon la face du condamné successivement à tous les points de la place. C'est ce qu'on appelait *tourner un criminel* (2). »

Eh bien, sur cette machine infâme, sur cette roue abjecte où les plus vils coquins avaient été attachés, fut lié, à cordes et à courroies, le brave et vaillant Daniel de Foë. Dans cet affreux supplice, il fut impas-

sible, et plutôt souriant que désespéré. Il se laissa mener, pousser, porter, jucher, lier et relia, boucler et ficeler sans mot dire... Il savait que l'infamie était loin de sa tête; il comprenait que toutes les âmes et tous les esprits d'alentour lui étaient sympathiques; il avait vu la foule émue, attentive et respectueuse, se découvrir sur son passage, et les puritains le saluer en pleurant ! Autour de l'échafaud, des hommes du peuple encourageaient l'écrivain populaire; aux fenêtres, couvertes de feuillage, les plus doux visages encourageaient le grand Daniel de Foë; de vieux prêtres presbytériens étaient accourus pour le bénir. Ainsi l'échafaud s'était changé en arc de triomphe; ainsi le chemin qui ramena Daniel du pilori à Newgate fut jonché de lauriers et semé de fleurs; lui cependant, le *pilorisé*, il récitait, chemin faisant, son *ode au pilori* !

« Salut, disait-il, salut, machine hiéroglyphique d'État, condamnée à punir l'imagination; tu ne peux faire subir aucune peine à des hommes qui sont des hommes; ils te méprisent, ô supplice que nul ne saurait comprendre, et qui n'a de force ni pour les bourreaux ni pour les victimes. Le mépris est un mot vide s'il ne tombe pas sur le crime; il n'y a de honte que dans l'action mauvaise, et l'innocence n'a rien à faire avec les jugements humains... »

L'ode au pilori est restée; elle tient encore aujourd'hui sa place au milieu des *extraits élégants*; quant au pilori supplice, il a disparu des lois pénales, il fut aboli véritablement le jour où Daniel de Foë y fut attaché. Ce fut souvent la première récompense des martyrs; ils rendent impossibles les instruments de leur supplice, en les consacrant par leur mort.

Cependant, après les premiers enivrements d'un échafaud injuste, après les cris de triomphe et les *vivat* de la multitude oublieuse, arrivent les heures sombres; la réalité, de sa main sans pitié, soulève le voile, et le prisonnier contemple alors toute l'étendue et toute la profondeur de sa misère.

Ainsi Daniel de Foë : lorsqu'au retour du pilori il fut enfermé, pour quatre années, dans ce sombre Newgate, au milieu de ces horreurs, si souvent racontées par les historiens, dévoilées si souvent par les romanciers, il se vit face à face avec la misère, et sans doute en ce moment il regretta sa vie innocente et son humble négoce. Oui, c'est beau le grand nom, c'est charmant le grand bruit; la popularité apporte à ses favoris d'éclatantes faveurs, mais le sourire de la femme heureuse, le contentement des enfants bien guidés, les douces joies du foyer domestique, il n'y a rien qui se puisse ici-bas comparer à ces intimes bénédictions. A Newgate, Daniel de Foë entendit murmurer à ses oreilles ce mot terrible :... « Un failli ! un banqueroutier ! » Lui, dont la parole était pour la foule un véritable enivrement, il était sur le point de ne pas faire honneur à sa signature; au moment où il triomphait de la chambre des communes, il fallait s'humilier devant les lettres de change non payées ! En même temps, la pau-

(1) *Ante hac flagitiis laborabatur, nunc legibus* (Tacite).

(2) Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*.

vre s'installait dans ce logis sans maître, et, d'un souffle empesté, elle déchirait les habits de la mère de famille, elle arrachait le pain à la bouche affamée, elle éteignait le feu de l'âtre, elle démeublait la maison, elle renversait le toit, elle faisait de ces enfants libres des créatures exposées à toutes les mauvaises chances du hasard. Hélas! la pauvre femme et les pauvres enfants! Cependant, le puritain Daniel de Foë, au fond de ces abîmes, osait lutter encore : il n'avait plus ni crédit, ni métier, ni patrimoine; il était prisonnier, il devait au fisc une somme énorme, il sentait piétiner ses ennemis sur sa bonne renommée; et pendant que Samuel Richardson, son contemporain trop heureux, s'écriait chaque jour : « A moi prudence! » — « A moi l'audace! » disait Daniel; alors il imagina d'écrire à lui seul un gros livre hebdomadaire; il se mit à publier, avant Addison, avant Pope, avant tous les autres, une *Revue*; il ne se doutait pas, ce terrible Daniel, qu'il instituait le premier un de ces grands recueils dans lesquels nos voisins ont excellé si longtemps, excellé à ce point, que jusqu'à ce jour la France et l'Allemagne, en dépit de tant de zèle et de tant d'efforts, n'ont rien accompli qui se puisse comparer à ces grands recueils, dont la littérature anglaise est aussi fière que la France était fière de ses journaux.

C'est une remarque ingénieuse et juste du précepteur d'Émile : « Que l'on joue assez lâchement les jeux où l'on peut être maladroit sans risque! » Le jeu de volant, par exemple; le volant tombe, on le ramasse et tout est dit : aussi le jeu de volant est le jeu favori des jeunes femmes. Au contraire, le jeu où l'on peut tout simplement laisser sa tête est un jeu viril, et qui réveille le joueur. « Rien ne dégourdit le bras comme d'avoir à couvrir sa tête, rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir ses yeux! » Tel était le jeu que jouait Daniel de Foë avec sa façon de tout dire, et son courage à tout oser. Sa liberté était le moindre enjeu de ce jeu terrible, où il perdit sa fortune et l'avenir de ses enfants. Que s'il y devait gagner quelque chose enfin, il y gagnerait plus tard un peu de louange après sa mort, et peut-être une inscription de pitié et de regret sur son tombeau!

Pourtant, s'il y eut jamais un spectacle qui fût digne d'intérêt et de compassion, c'est le spectacle ingénu de cet homme intrépide et dévoué, qui du sein de cette misère profonde, et perdu dans ce pandémonium de tous les crimes et de toutes les abjections, la prison de Newgate, écrit une *Revue* et se conduit sans reproche et sans peur, comme un vrai citoyen anglais. Cet homme intrépide était né avec tous les dons et toutes les qualités de l'écrivain périodique. Il en avait la verve entraînante; il en avait la parole et la passion; il improvisait, mais son improvisation obéissait autant à la méditation de la veille qu'à l'inspiration de l'heure présente; au plus vif sentiment de l'ironie, il ajoutait un fond exquis de naturel et de bon sens. Les Anglais patients, érudits et dévoués aux gloires anciennes, qui se rendirent

compte, en la lisant avec zèle, avec respect, de cette nouvelle œuvre, écrite entre les quatre abominables murailles de cette hideuse prison, restèrent confondus de l'éloquence, de l'énergie et des rares mérites de ce grand esprit. Comme il s'était imprégné des passions de son temps, il en comprenait aussi tous les besoins; ses colères mêmes lui servaient à deviner ce qui manquait à ce peuple impatient de calme et de liberté, après tant de servitude et de si cruels orages. Aussi bien dans cette admirable *Revue* il entassait, chaque jour, tout ce qui pouvait instruire sa nation, et tout ce qui pouvait lui plaire. Il parlait incessamment à ce peuple ignorant de toutes choses, mais qui déjà pressentait l'avenir, de sa poésie et de son histoire, de son commerce et de son théâtre; il lui parlait des temps anciens, des temps modernes, de sa religion, de ses préjugés, de ses espérances, de ses terreurs. Jamais la voix d'un simple mortel n'avait été écoutée à ce point en toute espèce d'aventure ou d'accident; pas un écrivain ne s'était encore fait entendre avec ce zèle et cette autorité suprême au peuple anglais; jamais le peuple anglais, ce peuple qui sait lire et qui comprend bien ce qu'on lui explique honnêtement et clairement, ne s'était trouvé intéressé et charmé, comme il l'était en effet à cette lecture ingénieuse, abondante et vive, où l'esprit, le bon sens, l'ironie et la passion se mêlaient, dans une indulgente et quasi éloquente profusion d'idées, de systèmes, de découvertes, d'indications, de révélations. Jusqu'aux jours de Daniel de Foë emprisonné, l'Angleterre ignorait la vie et l'accent d'un livre écrit pour elle, au jour le jour, à toute heure de la nuit et du jour. Songez donc que la *Revue* (à Newgate) remplaçait pour le plus grand nombre des lecteurs de feuilles volantes (la passion de la feuille volante en était à ses premiers jours, et que de progrès elle devait faire!) les plus insipides lectures, à savoir : *Les plaisirs innocents de la vie rustique*, *les rêves de la comtesse de Kent*, *l'histoire des grands orateurs embarrassés dans leurs harangues*; et tant d'autres amusements de l'esprit de ce temps-là, qui étaient les amusements les plus littéraires du lecteur campagnard. Avant les pages véhémentes de Daniel de Foë, la *Doris* de M. Congrève était le chef-d'œuvre de la raillerie, et maître Addison lui-même hasardait une plaisanterie énorme, en publiant le prospectus de la *Gazette des bruits sourds*. Ils en étaient là, ces futurs lecteurs du *Times* et de la *Revue d'Édimbourg*!

Heureusement pour elle et pour nous, cette nation anglaise est curieuse; elle aime la nouveauté, elle en est avide, et pour peu qu'on lui dise une chose intéressante, elle écoute, que le bruit vienne de Londres ou de Paris, de la Haye ou de Bruxelles. Les Anglais sont fous de nouvelles, et pour eux la plus étrange est la meilleure. Ils sont fous de critique; ils veulent surtout qu'on leur parle de comédies et de comédiens; l'Anglais est superstitieux, il croit aux sorciers, il consulte les devins, il tend la main aux bohémiennes, maitres-

ses de l'avenir; il se rappelle encore aujourd'hui la chaudière et les prédictions des sorcières de Macbeth : « Tu seras roi, Macbeth ! » Surtout c'est la nation la plus fameuse pour ce qu'on appelle *les gens bizarres et d'une humeur fantasque*. Il y a certains jours où la mélancolie envahit l'île entière de la Grande-Bretagne, et c'est, comme on dirait, un *saute qui peut* ! général. « Dans ce triste mois de novembre, lorsque les amants anglais se pendent ou se noient ! » C'est le début d'un joli roman dédié à madame de Pompadour, par un sujet dévoué de S. M. le roi Louis XV; ces deux ou trois lignes, très-plaisantes, ont survécu à tout le reste du roman.

Daniel de Foë, dans sa *Revue*, était loin d'accepter cette Angleterre en proie aux petits livres, aux petites satires, aux petites comédies, qui s'amusait de toutes sortes d'enfantillages, qui riait de tout, même du cheval de Goldsmith qu'elle appelait *fiddleback*, « dos de violon. » Il n'était pas homme à parler sans colère de ces avocats muets, de ces poètes pensionnés, de ces jeunes seigneurs, hanteurs de tavernes, des héroïnes du *Club des dames*, des petits enfants de dame *Cotterie*, ou des élégances du capitaine *Fashion*. Il était resté un des derniers représentants de ce peuple de *cous roides*, comme on appelait les Anglais de la vieille Angleterre; le cou était roide, et aussi le genou. Daniel de Foë n'a fléchi les genoux que devant le roi Guillaume, un roi qui lui convenait par certaines affinités, qui se rencontrent parfois, de l'homme qui tient le sceptre à l'homme qui tient la plume. Ce maître censeur des mœurs, du langage, des habitudes modernes, du fond de sa prison et de sa piquante *Revue*, il fait la guerre à tout ce qui le chagrine; à la savante qui disserte des vertus de l'aimant, et qui ne sait pas le prix du beurre; à la coquette qui se ruine à suivre les dernières modes du *Memorandum des dames anglaises*; à la négligée, *aussi malpropre qu'une Irlandaise élevée en France*; il en veut à la fille de *Trip-croc-en-jambe*, qui se fait traîner à quatre chevaux comme si elle était la duchesse de Kinsington; il en veut à Parthénisse, écrivant, sous le manteau de la cheminée, un livre intitulé *le Magasin scandaleux*; il s'attaque à la femme oisive, à la dévote, à l'hypocrite, à la *Picte*, à la *Brettonne*, à l'Irlandaise : « Irlandais, mes frères, vous voilà bien : vous ne connaissez plus votre chemin, au bout du premier tas de fumier ! » A chaque pas, à chaque instant, cet homme est à l'attaque, il est à la réplique; il est violent, il est acariâtre, il s'abandonne au spleen, « le plus violent des dieux infernaux ! » disait Byron ! Pendant que son contemporain, le digne et facile à vivre Samuel Richardson, se hasarde à écrire, de temps à autre, une page inoffensive aux lieux et place de son ami Ben Johnson, Daniel de Foë, l'éditeur de la *Revue anglaise*, attaqué, insulté, sifflé, calomnié, décrété, arrêté, emprisonné, pilorisé, trouve à chaque instant une colère, une ironie, un sarcasme, une idée, et tant pis pour qui se veut opposer à cette force in-

connue : il brise l'obstacle; il traite les rumeurs du monde comme un bruit qui ne saurait l'atteindre; il s'écrie à chaque instant, comme ce héros de Shakespeare :

« Seigneur, ils sont au moins dix mille... »

— Oisons, traître !... »

répond Macbeth. Et voilà comment il apaise les rumeurs, comment il répond à la haine; voilà le front calme et fier qu'il oppose aux injures, aux violences, aux clameurs du monde officiel qui en veut à ce prisonnier, et qui ne lui pardonne pas son éloquence et son courage. En vain ses ennemis redoublaient de rage et de violence, il redoublait d'énergie et de bonne humeur; à toute violence il opposait le sang-froid, à toute déclamation il répondait par le bon sens. Il était né honnête homme, et rien, non pas même la misère, et pas même l'abandon de tous ceux qu'il aimait ici-bas, n'a pu le faire dévier de sa voie. Il était seul à soutenir la lutte contre tous; pas un regard de la cour, pas une protection de ce prince d'Orange qu'il aimait, et dont il avait fait le texte énergique et passionné de ses moindres discours; c'est à peine, une ou deux fois, si la reine Anne et son ministre, lord Godolphin, s'inquiétaient de tant de courage et de résignation. Mais que lui importent l'aide et l'appui de ces puissances qu'il a aidées et secourues ? En les aidant, il ne songeait qu'à donner un nouveau gage aux opinions de toute sa vie; et puis la reine elle-même n'était pas assez forte, et le premier ministre n'était pas assez puissant, pour servir de bouclier à tant d'inimitiés cruelles, à tant de haines impitoyables.

Quiconque a porté la main sur les passions de son temps pour les combattre et pour les flétrir, celui-là doit s'attendre à ces longues misères qui ne finissent qu'avec la vie. Était-il en prison, les ennemis de Daniel de Foë l'accusaient de trahison et de meurtre; à peine en liberté, ils s'écriaient que la patrie était en péril, que l'ogre était lâché, et que le *Caveant consules* ! ne serait plus assez terrible pour arrêter un pareil bandit. Haro sur le bandit ! Malheur au malfaiteur ! Honte à ce brigand qui dénonce les apostasies !... « On dirait, à les voir me piquer jusqu'au sang, une poignée de puces au soleil ! » C'est le mot d'un vaillant capitaine, dans le *Coriolan* de Shakespeare. Eux-mêmes les amis de Daniel de Foë, c'étaient les véritables amis de Job, avec l'éternel : « Je vous l'avais bien dit, » par-dessus le marché. Bref, au bout de cinq longues années de sa *Revue*, il comprit que, désormais, il ne pouvait pas aller plus loin, que son travail avait une côte rompue, et que s'il voulait obtenir enfin une heure de répit avant la mort, il fallait absolument qu'il rentrât dans le silence. On aurait fini par lui demander ce que demandait Shylock à son imprudent créancier : « Dites-lui qu'on lui demande... une livre de sa chair ! »

JULES JANIN.

(La suite au prochain numéro.)

SERGE.

(SUITE.)

Sous le règne de Catherine II, Karpénetoff, major en retraite, habitait la terre de Zoubtsoff, dont l'habitation était loin de ressembler à celle dont je vous parle. Elle ne se composait que de trois chambres, dont une seule était occupée par le propriétaire. Dans cet ermitage modeste se concentraient toutes ses joies, ses habitudes et sa vie entière. Sur les avances des fenêtres étaient jetés des cartes à jouer et des paquets de tabac; sur une petite table à trois pieds on voyait une théière de tisane, une bouteille dans laquelle brûlait une chandelle, un livre de comptes et une écritoire séchée; dans un coin de la chambre se trouvait un lit sur lequel un chien était toujours couché; auprès du lit des bottes, des armes, un plat à barbe et un fouet. Nicolas Ossinovitch sortait toujours vêtu d'une veste de nankin et d'une casquette de cuir. Quoique garçon, sa conduite était exemplaire. Il allait régulièrement le dimanche à l'église, où il se plaçait dans le chœur; mais on le voyait rarement dans les cafés et autres lieux publics. C'est ainsi qu'il mena jusqu'à l'âge de trente ans une vie monotone, oisive et ennuyée.

Un jour d'automne il se promenait seul dans un petit bois. Les feuilles jaunissaient, tout dans la nature devenait triste. Karpénetoff réfléchissait. Tout à coup un cri perçant interrompit ses rêveries. Il leva la tête et vit devant lui la jeune fille de son voisin Pougovsoff, qui passait pour la plus jolie personne du pays.

« Comment, Agathe Bonifantievna! s'écria Karpénetoff, vous êtes ici toute seule? »

— Je suis venue avec d'autres jeunes filles ramasser des champignons; elles sont dans le bois. Mélanie! Pélagie! où êtes-vous donc? »

Un cri lui répondit de plusieurs points de la forêt.

« Comment se porte votre père? lui demanda Karpénetoff avec embarras. »

— Pas bien. Il a mangé à son souper de l'oie aux champignons, ce qui lui a fait mal; il n'a pas dormi de la nuit.

— J'irai savoir de ses nouvelles, mademoiselle. »

Les autres jeunes filles vinrent rejoindre leur compagne; Karpénetoff les salua avec politesse, et rentra chez lui. Il était touché jusqu'au fond du cœur. Depuis ce jour tout changea pour lui; l'image de sa jeune voisine, portant à la main des mousserons et entourée de ses compagnes, le poursuivait partout.

Renonçant soudain à tous ses plaisirs et à sa liberté de garçon, Karpénetoff, après y avoir mûrement réfléchi, frappa du poing sur la table et s'écria : « Il est temps que je m'établisse! »

Bientôt tout le pays apprit son mariage. Mais alors

commencèrent de nouveaux embarras : le petit coin qu'il occupait ne pouvait suffire à sa jeune femme. Il lui fallait toutes les commodités du luxe, un salon, un boudoir, une serre. Il fit venir des ouvriers et se mit à bâtir; bientôt s'élevèrent la serre avec des plantes superbes, la chambre à coucher, la salle à manger, le salon, en un mot l'appartement complet. L'heureux Karpénetoff établit sa jeune femme dans ces nouveaux bâtiments; mais bientôt la maison devint de nouveau trop étroite. Nicolas Ossinovitch eut un fils, il fallut construire encore! De cette manière sa maison grandit avec sa famille, et lorsqu'il eut une nombreuse postérité, et partant une quantité de gouverneurs et de gouvernantes, son habitation prit l'apparence fantastique qui surprend tant maintenant les passants. Au reste, de telles maisons ne sont pas rares en province. Elles sont connues sous le nom de maisons sans architecture.

V.

Je vous ai rapidement tracé la biographie de Nicolas Ossinovitch, qui se traduisait par les bâtiments informes que l'on apercevait sur la route.

Je vais maintenant continuer; pardonnez-moi, mes chers lecteurs, s'il y a peu d'intérêt dans mon récit : mais ce que j'écris n'est pas une nouvelle, la nouvelle viendra plus tard; ceci n'en est que l'avant-propos. Du reste, pour procéder par ordre dans les événements, je suppose que vous avez déjà deviné que l'habitation de Serge était voisine de celle de Nicolas Ossinovitch. Soyez tranquilles, vous aurez une intrigue anonyme.

Lorsque Serge arriva à la campagne, Nicolas Ossinovitch comptait soixante-cinq ans. Mari soumis, il avait depuis longtemps baissé la tête sous le joug de sa femme, et Agathe Bonifantievna avait perdu beaucoup de ce qu'elle possédait en se mariant, et acquis bien des choses dont elle n'avait pas même l'idée : elle avait appris à se fâcher, à priser, à battre ses femmes de chambre, à gronder ses filles et à faire des patiences avec des cartes sales. Sans compter une quantité de petits-enfants dont le nombre était incalculable, Karpénetoff avait trois filles à marier : Olympiade, Dorothée et Polyxène; l'ainée, grande musicienne; la seconde, bonne femme de ménage, et la troisième, une petite espiègle. Olympiade, grande, maigre, poétique, chantait des romances et lisait des romans; Dorothée, forte, colorée, ne connaissant que son livre de dépenses, était chargée spécialement des provisions de la maison, et avait un appétit de chevalier garde; Polyxène, jeune fille de quatorze ans, coiffée à l'enfant, se moquait de tout le monde, faisait des niches à sa vieille bonne, à ses sœurs, et s'amusa à rimer des épigrammes.

Tels étaient les voisins auprès desquels Serge vint s'établir. Le lendemain de son arrivée, il remplit toutes ses obligations de maître de maison, visita sa grange,



742

Compt. Cail

Mon. Sup. r. L'Éclair en 1866.

Préval

LES MODES PARISIENNES.

Robes et basquines de la M^{me} Gagelin. Chapeaux de M^{me} Delourpe. Corsets de M^{me} Vigouroux. Lingerie de M^{me} Bayan. Gants et Parfums F. Laboullée.

Ayuntamiento de Madrid

ses étables, ses volières et sa tuilerie. Puis il se croisa les bras et se mit à fumer, ne sachant plus qu'imaginer pour se distraire. Heureusement, dès le troisième jour, le vieux maître d'hôtel vint lui annoncer que la famille de Karpénetoff le priait de lui faire l'honneur d'accepter à dîner. Serge se réjouit en apprenant qu'il allait trouver trois jeunes personnes, s'habilla, se frisa, se parfuma, et se rendit chez les Karpénetoff, qu'il n'eût même pas daigné regarder à Pétersbourg.

C'est ainsi que les circonstances changent les individus. Cette réflexion vous paraîtra bien ancienne, mais elle est du nombre de celles qui reviennent sans cesse à l'esprit quand on voit les faiblesses des gens du monde.

Une rumeur inaccoutumée se fait entendre dans la demeure ordinairement si calme des Karpénetoff. Le petit Cosaque a endossé sa plus belle livrée. La cuisinière ajoute deux plats à son menu habituel, et le vin de Sauterne et la boisson domestique sont préparés pour fêter le nouvel hôte. Dorothée court toute la journée de l'office à la salle à manger; Nicolas Ossinovitch a mis un habit et sa femme un bonnet, les jeunes filles ont revêtu des robes blanches, emblème de l'innocence et de la paix du cœur.

Serge arrive, il salue les maîtres de la maison et s'informe de leur santé.

« Comment vont vos récoltes? demande le vieillard.

— Très-bien, grâce au ciel, je vous remercie.

— J'espère, monsieur, que vous nous ferez l'honneur de venir quelquefois nous voir, continue Nicolas Ossinovitch. Votre défunt grand-père était souvent chez nous. Quel homme charmant c'était! comme il aimait à plaisanter! Quelquefois il ne venait qu'à la porte, et me criait: « Tu es une véritable canaille, mon » cher Nicolas, une bête, voilà déjà trois jours que tu » n'es venu chez moi; j'ai appris un nouveau concerto » à mes gens; malheureusement il n'y avait pas de » clarinette, car je lui avais cassé la tête quelques » jours auparavant; amène-moi donc tes filles, elles » chanteront quelque chose. » Comme il était gai, l'excellent homme! Que Dieu lui fasse miséricorde! Et lorsqu'il était de bonne humeur, il se mettait à danser avec mes enfants. On ne rencontre plus de tels vieillards!

— Veuillez vous asseoir, dit Agathe Bonifantievna.

Une conversation insignifiante et traînante est entamée. Les jeunes filles chuchotent dans un coin; Serge les regarde et fait des compliments à la mère, qui baisse modestement les yeux.

On sert le dîner; Serge est assis auprès d'Olympiade, qui pousse de temps en temps de gros soupirs et parle de l'opéra de *Fénella*. Serge, enchanté de trouver une personne qui ne l'ait pas vu cinquante fois de suite, en parle avec chaleur et lui dit qu'il existe un autre opéra nommé *Norma*, chef-d'œuvre de Bellini, qu'on donne à Pétersbourg avec toute la perfection imaginable.

« Vous êtes musicien? » demande timidement Olympiade.

Serge répond par la phrase habituelle: « Non, mais j'aime beaucoup la musique. »

En face de lui, Dorothée est occupée à dévorer un excellent dîner, et Polyxène lance à sa sœur des boulettes de pain.

Le dîner fini, la mère dit à Olympiade de chanter.

« Maman, je suis enrrouée.

— Ce n'est rien, mon enfant, nous serons indulgents. »

Serge salue, donne une chaise, et Olympiade entonne d'une voix plaintive le *Saraphan* (1).

« Quelle charmante voix! Bravo! s'écrie Serge. Excellente méthode. Quel dommage que vous n'ayez pas entendu *Norma*! »

Olympiade soupire.

Après la musique, on se mit à jouer aux cartes, à un sou la fiche, et tout le monde s'amusa beaucoup. Serge raconte des choses incroyables; les jeunes filles rient aux éclats, et le temps passe. Le soir, on se fit de mutuelles promesses de nouvelles romances, de vers dans les albums, et de bonbons de Bazane (2).

Serge se retira. Nicolas Ossinovitch et Agathe Bonifantievna causèrent longtemps après son départ, en éteignant les bougies pour allumer des chandelles. Les sœurs se disputèrent, et les domestiques se réunirent chez le maître d'hôtel pour s'entretenir du nouvel hôte et des changements qu'ils espéraient dans la vie habituelle de la maison.

Le petit Cosaque fut le seul qui s'endormit heureux et tranquille. Il concluait de tout ce qu'il avait vu qu'on lui ferait un pantalon neuf.

VI.

Province! province! Je ne t'ai pas oubliée avec tes petites villes, tes généraux en retraite, tes petites sœurs, tes idées rétrécies et toutes tes inventions. Je me souviens de la clochette du juge du seigneur, qui mettait tout le pays en émoi. Je me souviens de tes bals qu'on ne peut oublier, et dont le souvenir est si cher à tes jeunes filles.

Dans toutes les petites villes, il y a de certaines réunions. Elles se tiennent ordinairement dans la plus grande chambre de la ville, quelquefois à l'hôtel, à la pharmacie, à la poste ou dans l'école.

C'est là que se réunissent les jours de fête, les fiancés, les marchands, les employés et les simples particuliers. C'est là qu'on s'entretient de la capitale; là le propriétaire joue au whist, tandis que sa femme se lance dans le quadrille français; là se forment des mariages, se concluent des marchés, et quelquefois on s'y amuse beaucoup.

(1) Chanson populaire russe.

(2) Confiseur à la mode.

Vous vous souvenez que mon récit commence à la fin d'octobre, à cette époque d'incertitude où la nature semble hésiter entre l'été et l'hiver. L'hiver eut bientôt pris le dessus; la neige tombait par flocons; novembre s'écoulait et décembre apportait ses fêtes. Les demoiselles Karpénétouff avaient déjà préparé depuis longtemps leurs robes roses et leurs guirlandes de fleurs pour les fêtes de Noël. Serge voyait tous les jours la famille. Il s'était insensiblement habitué à cet intérieur où il était reçu avec tant d'affabilité. Les parents avaient cessé de le traiter avec cérémonie. Madame Karpénétouff avait mis de côté son bonnet de parade, et son mari avait repris son paletot. Vous avez sans doute remarqué déjà que mon héros manquait de caractère. L'habitude était sa seconde nature. Il allait chaque jour chez les Karpénétouff, non qu'il les aimât, mais parce qu'il en avait pris l'habitude. Olympiade était celle des trois sœurs qui lui plaisait le plus. Il s'étonnait que, sentant cette préférence, elle se fût donnée à lui de tout cœur. Privée de distraction, de la connaissance du monde, ne prenant aucun intérêt aux affaires, elle regardait l'amour comme la seule occupation qui pût l'attacher, comme l'étoile de sa vie. L'image du jeune garde, avec ses épaulettes brillantes, ses éperons, son air distingué, la poursuivait partout et la mettait hors d'elle-même. Serge savait cela, et, quoiqu'il n'eût aucun but, il se rapprochait de la jeune fille et enflammait de plus en plus son imagination. D'ailleurs elle était assez agréable et lui plaisait réellement.

Bientôt les Karpénétouff partirent pour aller s'établir en ville, et Serge les suivit. Là il se mit à faire l'important, à boire du champagne, à parler toujours de Pétersbourg, à danser la mazurka avec Olympiade, et à faire l'aimable avec toutes les jeunes filles. Bientôt sa renommée s'étendit dans toute la province, et toutes les mères souriaient en le voyant avec Olympiade. En un mot, on le croyait son fiancé, tandis qu'il ne songeait nullement à le devenir. Nous verrons plus tard comment cela se termina.

VII.

« Vous me tromperez, disait un jour Olympiade à Serge en lui pressant la main; vous me tromperez, et j'en mourrai. »

C'était trois mois après leur retour de la ville; ils étaient assis sur un banc dans le jardin, Serge avec un fouet dans la main, une casquette blanche, et elle la tête appuyée sur son épaule. Il y avait longtemps qu'il portait sur son gilet un petit cordon de soie auquel était suspendu son lorgnon, et dans son gousset une bourse de soie, cadeau de la jeune fille, sans trop savoir comment il en était venu à parler d'espérance, d'avenir, et enfin il se trouva un jour assis sur un banc dans le jardin, écoutant avec trouble Olympiade, qui lui disait à demi-voix :

« Vous me tromperez, et j'en mourrai ! »

Olympiade, comme je vous l'ai déjà dit, était pâle, élancée, romantique et assez agréable. Animée par le feu d'une première passion, elle s'était tout à coup élevée au-dessus de ce monde prosaïque où elle vivait. Une nouvelle vie et une sphère inconnue jusqu'alors se déroulaient devant elle. Son âme, semblable à l'oiseau longtemps enfermé qui ne connaît rien du monde, s'élançait vers le ciel.

Serge ne pouvait rester indifférent auprès d'elle; sa tête commençait aussi à s'enflammer. Il ne comprenait pas la profondeur des sentiments de la jeune fille, mais la comtesse était oubliée depuis longtemps. Sa passion de salon aristocratique, dans un boudoir gothique et élégant, lui paraissait bien peu de chose dans sa solitude, lorsque assis à l'ombre des arbres, il écoutait la jeune fille qui dans son innocence lui découvrait les sentiments les plus secrets de son cœur. Une pensée nouvelle lui vint à l'esprit : Pourquoi ne se marierait-il pas ? Il habiterait la campagne avec une femme aimée et de jolis enfants !

Se marier ! mais il faudrait renoncer à Pétersbourg avec ses enchantements, aux îles, à toutes ses connaissances élégantes; y renoncer pour jamais. Comment pourrait-il envoyer des lettres de faire part avec ce nom, Olympiade Karpénétouff ? En pensant à cela, il la regardait les yeux remplis de larmes, il saisissait sa main et la portait à ses lèvres avec tendresse, car son cœur était bon.

« Demain, dit-il enfin, demain tout sera terminé. Je prouverai, ajouta-t-il intérieurement, que je ne crains pas l'opinion du monde. Cette jeune fille m'aime; je dois accepter avec reconnaissance ce bienfait de la Providence. Demain je demanderai sa main, et si je l'obtiens, je la mènerai à Pétersbourg, je-la présenterai à toutes mes connaissances; je prendrai une loge au théâtre français, et je m'y montrerai avec elle.

— Demain, répéta Olympiade, demain ! ne me trompez pas, Serge Dmitrieff. Je ne devrais peut être pas vous parler ainsi, mais je ne puis vous cacher mes craintes. Ne me trompez pas, si vous ne voulez pas ma mort.

— Vous m'aimez donc ? s'écria Serge. N'est-ce pas que vous m'aimez ? »

Olympiade sourit. « Demain, demain, » murmura-t-elle en se levant.

Au même instant, le vieux Karpénétouff s'approcha d'eux et interrompit leur conversation. « Voulez-vous accepter une prise de tabac à la rose ? il est très-bon ; je le fais moi-même, dit-il en s'adressant à Serge.

— L'excellent homme ! pensa Serge ; il sera mon beau-père. Je le déshabituerais de son tabac à la rose, et je lui ferai venir du tabac français. »

Au fond de l'allée apparut madame Karpénétouff, ses cheveux gris en désordre. « Le dîner est sur la table, cria-t-elle de loin, qu'êtes-vous donc devenus ? »

— Excellente femme ! pensa Serge ; il ne serait pas mal de lui apprendre à porter son bonnet. »

Il ne voulut pas rester à dîner. Son âme était trop agitée. Il regarda Olympiade avec expression, et montant dans son traîneau, il rentra chez lui.

Pourquoi, dans le monde, y a-t-il tant de mélange ? La beauté et la laideur, la noblesse et le burlesque, la joie et la tristesse ! Il n'existe pas un sentiment qui soit complet, pas une pensée durable. Tout se résout en un doute, une hésitation de l'âme, source de l'ennui et de la fatigue de nos jours. Amour, mot sacré, but unique de la vie, joie de l'existence, se peut-il que tu ne sanctifies pas toujours le cœur dont tu t'es emparé ? Tu es beau, mais tu as aussi besoin de formes, comme les choses les plus prosaïques. Pourquoi t'enflames-tu à la vue des pirouettes d'une danseuse, et te sens-tu déplacé dans la famille des Karpénetoff ?

Quand Serge rentra chez lui, il apprit qu'un de ses amis de Pétersbourg l'attendait.

Cet ami, nommé Alexis, était un homme dans le genre de Serge, avec cette différence qu'il servait dans un autre régiment, et qu'il passait dans le monde pour un être dangereux et une mauvaise langue, parce qu'il avait l'habitude de donner à toutes ses connaissances des sobriquets piquants et ridicules. Il reçut Serge avec un éclat de rire.

« Qu'est-ce donc que cette ménagerie dont tu as fait ici la connaissance ? Je demande à tes domestiques où tu es ; ils me répondent : — Chez les Karpénetoff. — Et hier ? — Chez les Karpénetoff. — Et sont-ils riches, ces Karpénetoff ? — Huit cents paysans. Ah ! ah ! ah !

— Cesse donc de plaisanter, mon ami.

— Mais tu es un véritable Balzac, un de ses dignes émules ; tu fais aussi du roman. N'es-tu pas amoureux de quelque gentille bergère ?

— Finis donc.

— Je te connais. Tu trouves à la campagne du lait, la belle nature, un amour pur au bord des ruisseaux, des galettes à dîner ; c'est une vie tout à fait patriarcale et fort touchante.

— Tais-toi, mon cher, et parle-moi plutôt de Pétersbourg.

— Que veux-tu que je t'en dise ? Il devient chaque jour plus beau, plus peuplé, plus attrayant. Il y a beaucoup de nouveaux magasins et de nouvelles maisons. Les rues sont éclairées au gaz, et mademoiselle Brouatèze danse au théâtre. La connais-tu ?

— Non, répondit Serge en rougissant.

— Sa danse est une véritable poésie. Chacun de ses mouvements est un délicieux tableau ; elle danse à ravir ; il m'est impossible de t'en donner une idée par mes paroles ; il faut la voir.

— Et que se passe-t-il dans la société ?

— Mais rien de nouveau. Pierre se marie, sa femme a quarante mille livres de rente et des espérances ; son père ne peut aller loin, cela doublera la fortune. Quel heureux homme que ce Pierre ! A propos, la comtesse

te dit bien des choses. Elle fait maintenant la coquette avec un élégant qui arrive de Paris.

— C'est impossible ! s'écria Serge avec vivacité.

— Est-ce que tu crois à cette femme ?

— Et que dit-on de moi à Pétersbourg ?

— Mon Dieu, rien du tout. On ne parle jamais que de ceux qu'on voit sans cesse. Velski te prie de lui envoyer l'argent que tu as perdu avec lui à l'écarté. J'ai vu Adèle. Elle se plaint de toi, tu sais pourquoi.... » Là-dessus les jeunes gens se mirent à parler à demi-voix. Leur conversation dura longtemps. A onze heures du soir, Serge donna à son valet de chambre l'ordre de faire ses paquets, écrivit à la hâte un billet d'excuses à M. Karpénetoff, et avant qu'il fût jour il roulait sur la route de Pétersbourg.

Traduit du russe par le C^{te} DE LONLAY.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

VARIÉTÉS.

Nous empruntons au *Courrier de Paris* le récit des funérailles d'Alfred de Musset, qui ont eu lieu le 4 mai dernier.

C'est à une hypertrophie du cœur que M. Alfred de Musset a succombé. Sa maladie a été courte. Elle s'est traduite, comme symptômes principaux, par plusieurs syncopes dans le cours de l'une desquelles le malade avait annoncé lui-même qu'il succomberait. C'est ce qui s'est réalisé. A la cinquième ou sixième, après avoir beaucoup souffert, Alfred de Musset est tombé dans un sommeil profond, duquel il est passé sans transition à la mort.

Le cœur devait donc tuer cette nature fine et douce, dont le cavalierisme fougueux des premiers jours ne fut qu'à la surface, et cachait au fond une âme tendre, élégiaque et passionnée. L'œuvre *vrai* d'Alfred de Musset est tout entier dans les *Dernières poésies*, dans les *Nouvelles*, *Margot* et *Bernerette* surtout, et dans ces suaves petits poèmes dramatiques que le Théâtre-Français a joués souvent et qu'il va reprendre.

Les funérailles ont eu lieu ce matin à dix heures à l'église Saint-Roch, avec une grande solennité.

Le deuil était conduit par notre collaborateur, M. Paul de Musset, l'excellent frère du défunt. Les coins du poêle étaient tenus par MM. Alfred de Vigny, Villemain, Vitet et Empis, de l'Académie française. Une compagnie de gardes nationaux faisait la haie autour du cortège.

Le concours était immense : il serait plus facile de dire les manquants que de dénombrer les présents. Toutefois, nous avons remarqué entre autres notabi-

lités dans la foule : MM. Prosper Mérimée, Legouvé, Pongerville, Émile Augier, membres de l'Académie française; Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*; Paul Chenavard, Jules Sandeau, Camille Doucet, chef de la division des théâtres au ministère d'État; Alfred Arago, inspecteur des Beaux-Arts; Régnier, sociétaire, et Arsène Houssaye, ancien directeur de la Comédie française; Louis Jourdan et Edmond Texier, du *Siècle*; Félix Mornand, du *Courrier de Paris*; Octave Lacroix, Champfleury, Paul Foucher, de l'*Indépendance*; Jules de Prémaray, de la *Patrie*; Caraguel, du *Charivari*; Albéric Second, de l'*Entr'acte*; Nadar, Guichardet, l'un des vieux et fidèles amis du défunt; Lherminier, Léon Halévy, Jouffroy, le sculpteur; Alexandre Dumas père et Alexandre Dumas fils, Théophile Gautier, du *Moniteur*; Paul de Saint-Victor, de la *Presse*; Pitre-Chevalier, du *Musée des Familles*; Nadaud, Pierre Dupont, Tisserand, de l'Odéon; Charles Marchal, Henri Delaage, Louis Douilhet.

Après la messe, le cortège s'est mis en marche pour le cimetière du Père-Lachaise, où Alfred de Musset devait être enterré dans le caveau de sa famille. Le convoi funèbre a parcouru la rue de Rivoli jusqu'à la Bastille. La population émue se découvrait avec recueillement au passage de ces glorieux restes.

Lorsque le corps a été descendu dans le caveau, et que les premières pelletées de terre ont retenti sur le cercueil, il a semblé aux assistants désolés que la terre glacée retombait sur leur propre cœur.

En ce moment, M. Vitet, directeur de l'Académie française, s'est approché du bord de la fosse, et d'une voix émue il a prononcé les paroles suivantes, qui ont profondément touché l'assistance :

« L'Académie subit une cruelle épreuve; la mort fait dans ses rangs des vides imprévus. Naguère, vous perdiez, avant l'heure, un homme que vous aimiez tous, et dont l'absence vous étonne et vous émeut encore; noble esprit, cœur vaillant, chaleureuse nature, qui semblait ne pouvoir s'éteindre, et que l'âge n'aurait jamais glacé. Aujourd'hui, c'est un autre confrère, encore moins avancé dans la vie, qu'il faut conduire à cette tombe!

» Qui de nous aurait cru lui survivre, lorsque, si jeune encore, il y a cinq ans à peine, il entrait dans la compagnie; lorsque vous l'appeliez avec bonheur à la place qu'il s'était conquise et que lui décernait, de concert avec vous, cette faveur publique, clairvoyante et sincère, dont vous n'hésitez pas, dont vous aimez toujours à sanctionner les choix.

» Votre empressement à l'accueillir alors, votre deuil d'aujourd'hui s'expliquent d'un seul mot. C'était un esprit rare, original, exquis, qu'Alfred de Musset: disons mieux, disons tout, c'était un poète! un de ces hommes à qui le ciel, souvent au prix de misères, de faiblesses, d'indicibles souffrances, semble livrer ses secrets, et qui, par une exception sans égale, reçoivent un don merveilleux et divin de sentir, d'exprimer

et de peindre. Enfants privilégiés qu'il faut aimer, juger avec indulgence, car ils sont en ce monde moins pour s'y gouverner eux-mêmes que pour charmer et consoler les autres.

» Celui que nous perdons était de cette noble race. N'essayons pas ici de parler de ses vers, de faire l'histoire de son talent, d'en peindre les débuts, les progrès, les contrastes, les côtés imparfaits, regrettables, les franches et saines beautés. Ce mélange indéfinissable de chimère et de raison, d'ironique sécheresse et d'émouvante mélancolie, la grâce, la passion, l'élégant badinage, les mille traits brillants dont son œuvre étincelle, tout cela ne pourra se dire que dans un autre temps et dans un autre lieu. En face d'un cercueil, ce spectacle littéraire serait presque une profanation.

» Nous ne voulons parler ici que de nos regrets, de la douloureuse surprise qui nous a tous saisis à la nouvelle de cette mort. Une santé défaillante pouvait sans doute inspirer quelques craintes, mais la force de l'âge semblait le protéger. Il vivait, et sa muse avait beau sommeiller, tant qu'il restait debout nous gardions un espoir de réveil. L'étincelle céleste pouvait se ranimer. C'en est fait aujourd'hui, l'étincelle est éteinte et la lyre est brisée : nous ne l'entendrons plus!

» Faut-il le dire? et ceux qui l'ont aimé, qui le pleurent, nous le pardonneront-ils? Si ses forces épuisées ne devaient plus renaître, si le poète avait quitté la terre pour ne plus revenir, il faut remercier Dieu d'avoir hâté la fin d'inutiles souffrances. Nous ne l'entendrons plus, mais nous répéterons et nous croirons toujours nouvelles les délicieuses mélodies qu'il nous lègue en mourant. Si peu qu'il ait vécu, il avait fait sa tâche, car il s'était acquis le grand bien de ce monde, un nom qui ne périra pas.»

Il était une heure et demie lorsque cette douloureuse cérémonie, commencée à dix heures, s'est terminée.

PAUL D'IVOY.

On nous communique la lettre suivante adressée à M. Paul de Musset par le médecin qui a soigné son frère à ses derniers moments. Nous la publions, parce qu'elle contient des détails précis sur la maladie qui a emporté l'illustre poète :

» Mon cher monsieur,

» Puisque madame votre mère désire savoir le nom de la maladie qui nous a enlevé votre illustre frère, le voici : c'est une affection du cœur, et plus exactement une *altération des valvules aortiques*. Il en souffrait depuis bien longtemps, et M. le professeur Rostan a même été surpris du degré avancé où elle était parvenue sans avoir produit de plus graves symptômes.

» Recevez, monsieur, l'expression de mes profonde

regrets de la perte d'un homme si distingué, qui honorait depuis si longtemps son pays.

» Votre tout dévoué,

» MOREL LAVALLÉE. »

Paris, 4 mai 1857.

TOUTE PALE.

Aussi pâle qu'une élegie,
Que l'aube qui paraît là-bas,
Ou qu'une mourante bougie,
Dieu la fit éclore ici-bas.

Aussi pâle que Desdémone,
Sous le saule voulant s'asseoir,
Elle allait rêver, en automne,
Sur les tourelles du manoir.

Aussi pâle qu'une ballade,
Qu'un récit fait au coin du feu,
Bien souvent, pauvre ange malade,
Elle regardait le ciel bleu.

Aussi pâle que l'insomnie,
Et que l'hiver aux sombres jours,
A dix-sept ans, sans agonie,
Elle s'endormit pour toujours.

Aussi pâle qu'une pervenche,
Un jeune artiste la sculpta;
Puis on lui mit sa robe blanche,
Et le fossoyeur l'emporta!

JULES VERNIER.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU : le *Fils de l'Aveugle*, mélodrame en cinq actes par M. Hugelmann. — THÉÂTRE DES VARIÉTÉS : *Jean le toqué*, vaudeville en deux actes par M. Th. Cogniard.

L'Ambigu a trop souvent le malheur d'accueillir des pièces qui sont comme le reflet de celles qui se jouent avec succès en deçà ou au delà de sa latitude, comme qui dirait la Porte-Saint-Martin ou la Gaité. Lorsque la Porte-Saint-Martin emplissait sa caisse avec un brick qui virait de bord dans un océan de cinquante pieds carrés, l'Ambigu a inventé des pirates, des frères de la côte quelconques, qui héritaient du surplus de spectateurs qui n'avaient pu trouver place chez son heureux voisin; maintenant il arrête les retardataires de la Gaité par cette affiche du *Fils de l'aveugle* : du *Fils de l'aveugle* à l'*Aveugle*, la différence ne doit pas être bien

grande, — pas plus grande que de M. Dumaine à M. Laferrière, cela suffit.

M. Hugelmann, qui débute, croyons-nous, au théâtre, a choisi la manière noire pour peindre ses scènes, et le genre Anne Radcliffe pour construire son scénario; ses personnages font songer aux *Mystères d'Udolphe*. Il y a là un certain Falerno qui est bien le scélérat le plus accompli que l'on ait vu depuis longtemps, même à l'Ambigu. Il y a encore tous les autres éléments qui constituent un fort mélodrame; outre le scélérat principal, on y voit un vieillard assez imbécile, un montagnard qui séduit une marquise, une femme à laquelle on vole son enfant, un innocent accusé d'un crime, une folle, un aveugle et un médecin, bâtard et vertueux; en y ajoutant une dose raisonnable d'assassinats et d'enlèvements, la mise en scène bien pourvue de salles gothiques, de panneaux mobiles, de grilles, de verroux, d'orages, de clairs de lune, etc., on a des éléments capables de suffire à plus d'un mélodrame. — M. Hugelmann a employé tout cela pour un seul, on doit lui en savoir gré. Avec quoi en fera-t-il d'autres? Cela pourrait l'embarrasser, si on ne savait que tous les mélodrames se font avec les mêmes matériaux dramatiques; tout dépend de l'art de les disposer. L'intérêt ne manque pas dans l'œuvre de M. Hugelmann, et les amateurs du genre y pleurent et y frémissent aussi bien qu'ailleurs; constatons en passant que hors son titre elle ne peut réclamer aucune parenté avec l'*Aveugle* de M. d'Ennery, dont nous avons donné l'analyse. Cet aveugle-ci est le fils d'une jeune marquise qui s'est laissé séduire par son frère de lait. Le père de la jeune fille, un marquis de Manara, est assassiné dès le premier acte par un misérable qui veut épouser la jeune Consuelo pour ses richesses, et qui commet ce crime en apprenant que le marquis consentirait à la laisser épouser son séducteur, quel qu'il fût. On a reconnu Falerno à ce début; le marquis mort, il accuse le montagnard Francisco d'avoir assassiné M. de Manara, et pour preuve, le montre sanglant sur le sol où il vient de l'étendre d'un coup de pistolet, — et de deux; — Consuelo accourt, et croit avoir à pleurer son père et son amant. L'infâme Falerno la fait enlever par ses guérillas. Mais les deux hommes sont encore vivants, seulement Francisco est aveugle, et le marquis ne vit que juste assez de temps pour remettre une clef à un jeune médecin qui vient le secourir, sans pouvoir lui dire à quoi sert cette clef. Il faut attendre quatre actes pour le savoir, et c'est là le plaisir. Tout ceci n'est que l'exposition; la pièce se renoue quinze ans après quand le fils de l'aveugle, le jeune Victor, est devenu assez grand pour nous être présenté. Alors nous retrouvons Consuelo folle, mariée à Falerno; le jeune médecin, Alfred Verteuil, appelé près d'elle; Falerno cherchant la clef qu'Alfred a dans sa poche depuis quinze ans, car le marquis de Manara avait eu soin de réunir toutes ses richesses dans une cassette dont sa fille connaissait seule la cachette; mais sa fille est folle, et voilà ce qui

gêne beaucoup le Falerno, et lui donne le désir de la voir guérie. Le jeune médecin propose d'amener un enfant de l'âge de celui que la folle demande sans cesse; on lui amène Victor, il reconnaît sa mère; le docteur n'a que le temps de l'emmener pour éviter les soupçons de Falerno. Précaution vaine; le malheureux Francisco raconte peu après lui-même son histoire à son mortel ennemi, qu'il prend pour un magistrat venu pour le protéger; c'en serait fait de lui si le scélérat n'avait une faiblesse, une seule, qui suffit à amener le dénouement: Falerno hésite un moment devant la pensée d'assassiner une seconde fois cet homme sans défense. Le docteur arrive à temps avec Consuelo et Victor au moment où Falerno se ravise; tout s'éclaircit enfin, la mère retrouve la raison, Victor retrouve la cassette, Alfred retrouve un acte qui lui révèle qu'il est le propre fils du marquis, et on donne à Francisco l'espoir qu'il retrouvera la vue. — Sur cette cascade d'émotions et de péripéties, le public applaudit, et auteurs et acteurs, tout le monde doit être content.

Jean le toqué est une pièce romanesque et sentimentale dont le rôle principal pouvait fort bien se passer du talent de M. Bouffé; il n'en eût valu ni plus ni moins, car il se trouve taillé de façon que l'excellent comédien ne peut y déployer aucune des qualités qu'il possède. Ce Jean est une sorte de niais de la montagne qui est amoureux, et ce qui surprend fort, est aimé d'une jolie chevière nommée Bruyère; le père de Jean, un tyran de vaudeville, lui ordonne d'épouser Denise, la fille d'un voisin riche; Jean n'ose pas répliquer, et se laisse amener jusqu'à la signature du contrat; mais Bruyère quitte la montagne, comme la scène se passe en Normandie on ne peut dire laquelle, pour venir lui reprocher son abandon et son parjure; le père la chasse et la menace; Jean tente en vain de la défendre, elle s'enfuit désespérée, et va se jeter par-dessus le pont du torrent, qui, depuis le commencement de la pièce, ne promettait rien de bon aux spectateurs. Règle générale, un pont praticable dans une décoration est toujours destiné à être le témoin d'un suicide ou le complice d'un assassinat, en s'écroulant sous les pieds de quelque victime désignée; seulement, jusqu'à ce jour, les théâtres de drame et de mélodrame avaient conservé le monopole du pont du torrent; les Variétés le leur envient, nous ne croyons pas que ce soit un progrès. Bruyère s'étant précipitée dans ce gouffre insondable, d'où l'on revient toujours, Jean devient fou, on l'avait vu bête, c'est un commencement d'amélioration. Cependant Bruyère n'est rien moins qu'une fauvette en sabots et en cornette plate, c'est mademoiselle Scriwaneck, vous comprenez, il lui faut des ariettes; un directeur de théâtre, qui croissait au bord du gouffre, en retire la jolie fille, il la sauve, l'emène, l'instruit, la lance, en fait une cantatrice accomplie; après quoi elle fait une tournée de trois ans en Amérique, où elle moissonne les fleurs et les dollars à l'instar de Jenny Lind. Ce laps écoulé, elle éprouve le désir d'aller revoir sa Normandie, comme

dans la romance; — pour une chevière cantatrice c'est bien naturel, — et qu'est-ce qu'elle y trouve tout d'abord? une lettre à son adresse placée dans le creux d'un arbre par son pauvre amoureux, qui a gardé la touchante habitude de lui écrire tous les jours par cette champêtre petite poste. Cette lettre émeut la cantatrice; elle y répond; Jean, qui ne peut plus devenir fou de joie en lisant cette lettre tant attendue, prend le parti de redevenir raisonnable; sa guérison s'achève par la présence de Bruyère, qu'il refuse d'abord de reconnaître, puis il tombe à ses pieds; le père terrible s'attendrit, et consent à unir les deux amoureux. Absurde mariage, union disproportionnée s'il en fut, entre gens qui ne peuvent plus s'entendre, un paysan et une cantatrice! Enfin, il le fallait. Les Variétés sont esclaves des traditions invariables, et il n'y a rien de moins varié que leur dénouement habituel. Nous connaissons un homme d'esprit qui pressent les dénouements dix minutes à l'avance, et n'y assiste jamais. « Je sais, je sais, » dit-il en prenant vivement son chapeau pour regagner sa voiture par les couloirs sans foule. A propos de *Jean le toqué*, il y a quelque chose à faire de mieux que de ne pas voir le dénouement, c'est de ne rien voir du tout.

Bouffé n'est pas lui-même sous le hucheton de ce personnage de bergerade; mademoiselle Scriwaneck est elle-même en gentille Bruyère; Lassagne est charmant de lourde bêtise, dans un rôle de valet de ferme; si charmant, qu'il eût soutenu la pièce à lui seul, si la bêtise pouvait tout.

MAXIME TERMONT.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.